

VINCENT DELAREUX

LE CAS  
VICTOR  
SOMMER

Prix   
des étoiles  
Librinova

Premier prix  
Édition 2020

Vincent Delareux

Le Cas Victor Sommer

© Vincent Delareux, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-5967-1

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Le silence est plus tapageur que tout.*

*Mercury, Amélie Nothomb*

# PREMIÈRE PARTIE

Lorsque je suis sorti ce matin, mon attention s'est immédiatement portée sur le ciel. Il était bleu, ce qui m'a paru remarquable. Pas un nuage n'y flottait. J'ai trouvé cela extraordinaire. Cette vision était absurde, surréaliste. Bien sûr, ce n'était pas la première fois que je levais les yeux vers l'azur. Seulement, ce matin, une révélation m'a frappé de plein fouet : le ciel n'avait aucune raison d'être bleu, ni de quelque autre couleur que ce soit. En vérité, il n'avait pas de raison d'exister du tout. Moi non plus, du reste. Pourtant, le ciel était bien bleu, et moi, j'étais là, à le contempler. Le mot « ciel » lui-même sonnait étrangement à mon oreille. À mesure que j'en répétais l'unique syllabe, celle-ci se vidait de son sens jusqu'à se retrouver exsangue, creuse, dépourvue de référent. Au bout du compte, elle n'évoquait plus rien à mon esprit hébété. J'avais la sensation d'être ivre. Je ne comprenais plus. Mille questions m'assaillaient. Pourquoi avais-je atterri sur cette planète ? Pourquoi occupais-je ce corps et pas un autre ? Et pourquoi, en définitive, y avait-il Tout plutôt que Rien ?

Mes paupières ont cligné et la seconde suivante, je me suis retrouvé en face d'un pavillon familial dont la porte était ornée d'une plaque dorée : « Docteur René Marchand, psychiatre ». C'était à croire que mes jambes m'avaient porté jusqu'à cet endroit contre ma volonté. Mon esprit ne conservait aucune trace du chemin que je venais de parcourir.

Comme chaque semaine, j'ai pensé que la salle d'attente était d'un mauvais goût absolu. Sigmund Freud m'observait du coin de l'œil, depuis son étagère. Je l'ai senti frustré. Frustré d'être captif de l'ouvrage dont son portrait illustrait la couverture. Un cigare à la main, il semblait désireux de me percer à jour, de savoir ce que je recélais en mon for intérieur. J'ai détourné le regard pour le poser sur une sculpture affreuse représentant quelque chose d'indéfini, mais que j'ai pris pour le visage d'une femme.

Le docteur n'a pas tardé. Lorsqu'il est venu me chercher, il affichait un air

apathique que je ne connaissais que trop bien et qui concordait parfaitement avec sa démarche indolente. Je suis entré dans la salle de consultation et me suis installé sur le fauteuil en face de son bureau. Il a chaussé une paire de lunettes, a saisi un stylo entre son index et son majeur et m'a lancé comme un affront :

« Comment les choses ont-elles évolué depuis notre dernier rendez-vous ? »

Comme d'habitude, cette question m'a paru saugrenue. Séance après séance, je me demande ce que le docteur appelle « les choses ». Considère-t-il mon existence comme un vulgaire objet parmi d'autres ? Dans ce cas, c'est avec regret que je dois lui donner raison. Après tout, ma vie n'est rien de plus qu'un bien que je possède et dont je pourrais me débarrasser à la première occasion, si d'aventure je venais à m'en lasser.

Ne sachant que répondre à l'interrogation du docteur, je me suis contenté de hausser les épaules en lâchant nonchalamment :

« Maman est toujours en vie. »

Cette phrase s'était imposée d'elle-même, sans que je comprenne pourquoi. Je n'avais pas réfléchi avant de la prononcer. Elle ne rimait à rien.

Le regard inquisiteur du psychiatre pesait sur moi. Il m'invitait à développer.

« Que voulez-vous que je vous dise ? ai-je osé. Si elle est en vie, c'est qu'elle n'est pas morte, voilà tout. »

À ces mots, les pupilles du thérapeute se sont rétrécies, comme s'il ajustait sa vision sur une proie.

« Je crois percevoir une note de regret dans votre déclaration, a-t-il rétorqué. Comment dois-je interpréter cela ? »

Je me suis offusqué :

« Êtes-vous en train de penser que je souhaite la mort de Maman ? »

Le docteur a répondu qu'il ne pensait rien du tout, mais que « nos dernières séances avaient mis en lumière quelques vifs ressentiments à l'égard de ma mère ». Je n'ai pas pu réprimer le rictus qui tordait la commissure de mes lèvres.

« Docteur, connaissez-vous une seule personne sur cette terre qui n'ait jamais blâmé sa mère, ne serait-ce qu'une demi-seconde dans sa vie ? »

Il a admis que l'on aurait du mal à trouver pareil individu.

« Et pourtant, ai-je poursuivi fièrement, on recense assez peu de matricides. C'est bien la preuve que l'on peut reprocher des choses à un parent sans pour autant le tuer. Autrement, nous serions tous des assassins. »

Le psychiatre s'est empressé de m'expliquer que les meurtres ne sont pas toujours sanglants ; qu'ils peuvent aussi être symboliques. S'est ensuivi un long monologue sur le complexe d'Œdipe et autres délires psychanalytiques bien extravagants.

« L'homme civilisé tue par la pensée », a-t-il conclu sur un ton magistral.

J'ai brièvement médité ses paroles.

« Vous êtes un adepte de Freud, n'est-ce pas, Docteur ? »

Il a répondu que ce qu'il était n'avait guère d'importance. Je devais considérer qu'il n'était rien du tout. C'est ce que je pensais depuis longtemps déjà, mais je me suis gardé de l'en informer afin de ne pas le froisser.

Un silence a suivi. Le docteur s'est plongé dans une intense réflexion. Il tenait toujours son stylo entre ses doigts, de la même façon que Freud tenait son cigare. Je l'ai imaginé porter l'objet à sa bouche et tirer dessus comme on le fait avec une cigarette, puis aspirer l'encre qui emplirait alors sa gorge et manquerait de l'étouffer. Cette image m'a fait sourire. Ce n'était pas la première fois que je me figurais une scène de ce genre. Il m'arrive souvent d'imaginer les gens qui m'ennuient dans des situations improbables et grotesques. J'admets que cette activité me procure beaucoup d'amusement.

Le thérapeute a arrangé ses cheveux de sorte à dissimuler une calvitie naissante. Il a finalement émergé de sa réflexion. Après avoir réajusté ses lunettes, il a lâché son stylo pour joindre les mains sur son bureau. Sa bouche s'est courbée en un sourire qui se voulait bienveillant.

C'est à ce moment que j'ai été foudroyé, comme frappé par une évidence qui, jusque-là, était demeurée sous-jacente à ma conscience. Je me suis tout à coup rappelé la photographie de mon père – la seule que j'avais jamais vue de lui et que ma mère m'avait montrée pour la première et dernière fois à mes dix ans. À



l'époque, la couleur du portrait était déjà passée et le papier glacé, en plus d'être froissé, avait été poli par les années, si bien que je n'avais pu avoir qu'un vague aperçu de ce à quoi avait ressemblé mon père. Je n'avais jamais réclamé à Maman de me remonter le portrait par la suite. Lorsqu'elle me l'avait fait voir, j'avais compris qu'il s'agissait là d'une faveur qu'elle m'accordait. Le caractère exceptionnel de ce privilège allait de soi. J'avais le droit de contempler pendant quelques secondes l'individu qui m'avait engendré, à condition de ne plus jamais y faire allusion à l'avenir. Tel était l'accord tacite que Maman et moi avions conclu.

À la suite de cet événement, j'avais été investi d'une mission existentielle : celle de reconstituer mentalement le cliché. Je n'allais probablement plus jamais revoir ce visage de ma vie. Il était donc impératif que j'en conserve une trace dans ma mémoire. Ainsi, les jours suivants, je m'étais rigoureusement consacré à cette tâche. Mon objectif était de me remémorer la photographie le plus parfaitement possible. Seulement, on l'avait si brièvement exposée à ma vue que je ne me rappelais que ses grosses lignes. À mon grand désarroi, ses subtilités m'échappaient. Or, je ne pouvais accepter de n'avoir qu'un souvenir partiel de la figure de mon père. J'avais alors dû me résoudre à l'étoffer de quelques détails qui, certainement, n'avaient jamais existé en-dehors de mon imagination. Jour après jour, je traçais dans mon esprit les traits d'une bouche, d'un nez ou de sourcils que j'avais aperçus furtivement. Étaient-ils fidèles au modèle d'origine ? Je n'avais aucun moyen de m'en assurer. Mais au bout du compte, mes efforts avaient abouti à un résultat que j'avais jugé satisfaisant et qui constitue, depuis, l'unique représentation de celui qui m'a donné la vie.

C'est cette image qui, ce matin, est venue se superposer au visage du docteur. À l'instant où il m'a souri, quelque chose dans sa physionomie a ravivé le souvenir du petit portrait que je gardais tout au fond de moi. C'était son sourire, tout simplement, qui avait provoqué cet effet, mais très vite, il m'a semblé que le faciès tout entier du psychiatre imitait les traits de mon père. J'étais subjugué par cette ressemblance si flagrante, que je n'avais pourtant jamais remarquée

auparavant. Je me suis blâmé intérieurement de ne pas avoir décelé plus tôt ces similitudes qui, désormais, crevaient les yeux. Je n'étais qu'un pauvre benêt qui n'avait pas su reconnaître dès le premier rendez-vous la bouche, le nez et le front de son père dans la figure du médecin. J'avais été incapable d'honorer mon ascendance, et cela faisait de moi un ingrat. J'en suis venu à supposer que mon père avait peut-être pressenti cette ingratitude à ma naissance. Dans ce cas, j'aurais compris pourquoi il m'avait aussitôt abandonné à ma mère.

Pendant tout le reste de la séance, je n'ai plus quitté des yeux cette figure paternelle qui me faisait face. Elle me fascinait. J'en détaillais chacun des recoins, les rapportant systématiquement au souvenir que je conservais de la photographie. L'impression que j'en tirais était si forte, si saisissante que j'en suis venu à considérer chaque parole du psychiatre comme émanant de mon père. Lorsqu'il s'est de nouveau adressé à moi, je me suis entendu lui répondre d'une voix faiblarde et teintée de honte, comme si j'avais pris le rôle de l'enfant que l'on sermonne et qui rougit de sa bêtise. J'étais dans un état second, à l'instar du somnambule dont le corps inconscient commande les mouvements. Mes réponses aux interrogations du psychiatre étaient mécaniques. Je ne les écoutais même plus, si bien que je peine à me rappeler les sujets que nous avons abordés durant le dernier quart d'heure de notre échange. Toute mon attention était happée par la physionomie du docteur.

Au terme du rendez-vous, il m'a raccompagné jusqu'à la porte de son cabinet et m'a tendu la main. L'anticipation de ce contact physique m'a fait frémir. L'idée de sentir la moiteur de sa paume, la rigidité de ses phalanges, la force de ses muscles m'angoissait, aussi ai-je feint de ne pas remarquer son geste. Je me suis dépêché de descendre les marches du perron et me suis élancé dans la rue.

Après avoir parcouru une vingtaine de mètres, je me suis retourné et ai jeté un coup d'œil en direction de l'escalier que je venais d'emprunter. Sans savoir pourquoi, je m'étais imaginé que le docteur me regardait remonter la rue, tel un parent qui observe anxieusement son enfant s'éloigner du domicile. Mais le perron était désert et la porte fermée. Personne ne me surveillait.